

Correspondance

Vahé Godel

Number 62, Winter 1995–1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godel, V. (1995). Correspondance. *Nuit blanche*, (62), 36–36.

Correspondance

À l'exception de celles qu'il m'arrive d'adresser aux instances supérieures, je ne garde jamais aucune trace de mes lettres : ni double ni brouillon, pas la moindre notule dans le gros agenda qui me sert de pense-bête et que je nomme pompeusement « livre de bord ». Ma correspondance avec V. commença vers la fin de l'hiver, il y a deux ans tout juste. Voilà bientôt six mois qu'elle s'est interrompue, pour des raisons qui continuent de m'échapper — et je doute fort, hélas, qu'elle puisse reprendre un jour. V. perdue, disparue, mes lettres, donc, le sont aussi, mais curieusement, j'en retrouve des bribes entre les lignes de toutes celles que je reçus, semaine après semaine, et que j'ai conservées avec un soin jaloux : réponse à une question, question sur une remarque, remarque sur un jugement, jugement sur un commentaire, commentaire d'une réponse... L'écriture de V. — V comme « voix », comme « vue », comme « voile »... comme « vous » : où êtes-vous ? qu'êtes-vous donc devenue ? Vous qui ressuscitez dans chacune de vos lettres (et j'en tirais moi-même un surcroît d'existence)... vous qu'à chaque fois je retrouvais, redécouvrais, rouvrais, redéployais... vous dont la plume me dévoilait une figure ensemble invisible et visible, et dont les oscillations reproduisaient avec exactitude les modulations d'une voix inimitable... Or, chaque fois que me prend l'envie de vous relire, je glane quelques débris de celui que je fus — que sans doute je demeure mais que je feins de ne plus être : quelques-uns des morceaux d'un corps qui me semblait perdu, comme étranger, quelques-uns des fragments d'une figure méconnaissable et toutefois étrangement familière... quelques vestiges, oui... mais comment ne pas y percevoir les prémices d'un *livre de mort* ?... « (27 février) Je porte l'été à bout de bras. Mes pas ne laissent pas de traces. Impossible de me suivre. Cessez donc de courir, de vous essouffler en pure perte. Été glacial. L'air est compact. Et mon sommeil est lourd de conséquences... (10 mars) Ne rêvez-vous jamais de franchir les portes d'une ville inconnue ? de vous perdre dans ses artères, de vous immerger dans le sang quotidien de la foule comme un vulgaire globule, de faire partie du grand quartier de viande ?... Mais il y a trop de villes inconnues, n'est-ce pas, et trop de gens qui en gardent les portes... Ces pantins seraient capables de faire de moi (de vous) leur petit déjeuner. Ou de me (nous) mettre en quarantaine. Ou encore... On ne choisit pas ses prédateurs. Et dans les abattoirs, la viande (comme le reste) est toujours anonyme... (1^{er} avril) Comment je suis née ? D'un éternuement. D'un rhume — d'un rhume de sexe. Oui, oui. J'ai longtemps dormi dans une rivière de lait. Longtemps marché sur des nuages. Depuis que les nuages sont tombés dans la rivière, j'éternue sans cesse. J'ai un rhume. J'ai un sexe. Un rhume intermittent. Un sexe exorbitant... Je suis une rivière de lait. J'engloutis des nuages... (15 mai) Mes mains saignent. Mon sang est jaune. Oui, jaune. Comme la laine qui pousse sur la peau des moutons. Brassant toujours le même vent, filant toujours la même laine, mes mains tuent le temps... Et vos mains, que font-elles ? parlez-moi de vos mains... (22 juin) Là, oui, entre le néant et le rien. Ni mur ni porte. Rien qui me (vous) retienne, rien qui me (vous) pousse. En dehors de quoi, c'est la cacophonie des normes... (31 juillet) Les enfants ?... Ils ne sauront jamais le nom des fleurs qui poussent comme des mains sur des montagnes de cendre. Jusqu'à leur mort, ils continueront de croire que les terrils sont des montagnes qui ont poussé toutes seules... (13 septembre) Un jour, bien sûr, je me tairai — je finirai bien par me taire, n'est-ce pas ? (ah, connaître enfin la couleur du silence). Je n'aurai plus besoin de lit car je serai mon lit... (13 novembre) Quand vous n'aurez plus rien à me dire, emmurez-moi dans votre silence, cachez mon ombre dans la vôtre, protégez-moi de la lumière et surtout des regards qui ne sont pas les vôtres (il y a belle lurette que je garde mes lunettes noires jour et nuit, dedans comme dehors). Abritez-moi (accueillez-moi) dans votre mémoire. Prenez-moi par la main, conduisez-moi dans votre enfance, parmi les rires et les pleurs, les confitures et les jouets. Enterrez-moi au plus profond de vous...» (etc., etc., etc.) V., à perte de vue. « Infiniment vôtre ». **NS**

Nouvelle extraite de *Le charme des vestiges*, à paraître en 1996, aux éditions La Différence.

Vahé Godel a publié des recueils de poèmes : *Signes particuliers*, Grasset, 1969 ; *Coupes sombres*, La Baconnière, 1974 ; *Obscures besognes*, L'Aire, 1979 ; *Faits et gestes*, La Baconnière, 1983 ; *L'heure d'or*, Le Dé Bleu, 1985 ; *Quelque chose quelqu'un*, La Différence, 1987 ; *La chute des feuilles*, La Baconnière, 1989 ; *Le goût de la lecture*, Le Dé Bleu, 1992 ; *De plus belle*, La Différence, 1993.

Des récits et des romans : *L'œil étant la fenêtre de l'âme*, Grasset, 1972 ; *Du même désert à la même nuit*, préface de Michel Butor, J. Antoine, 1978, nouvelle édition, préface de Nicolas Bouvier, « Poche Suisse », L'Âge d'Homme, 1991 ; *Qui parle ? que voyez-vous ?*, Prix Schiller, Zoé, 1982 ; *Les frontières naturelles*, Zoé, 1986 ; *Exclu inclus*, La Différence, 1988 ; *Vous*, La Différence, 1990 ; *Ov*, La Différence, 1992 ; *Le chat*, Cadex, 1993 ; *Arthur Autre*, La Différence, 1994 ; *Le congrès d'automne*, Cadex, 1995 ; *P.S.*, Métropolis, 1995.

Et il a traduit : *Prières*, Grégoire de Narek, « Orphée », La Différence, 1990 ; *La poésie arménienne du Ve siècle à nos jours*, La Différence, 1990 ; *Cent poèmes d'amour et d'exil*, Nahabed Koutchak, « Orphée », La Différence, 1991 ; *Chants païens et autres poèmes*, Daniel Varoujan, « Orphée », La Différence, 1994 ; *J'apporterai des pierres*, Mariné Pétroussian, Comp'Act, 1995 ; *Odes et lamentations*, Grégoire de Narek, « Orphée », La Différence, 1995.